



Anna DVORAK

Sur les rails

Souvenirs des dépôts et d'ailleurs



1

Le bureau
de recrutement
est ouvert.

Le guichet
de recrutement
est fermé.

Cette matinée de la fin de février n'était pas trop froide, le vent n'était pas aussi fort qu'hier et la pluie fine tombait presque droit. Les gens qui partaient au boulot cachaient leur nez sous une écharpe, mais se disaient en même temps que la veille, c'était plus dur. La circulation était quasi à l'arrêt. Enfin, ce n'était pas inhabituel. Depuis pas mal de temps, il était presque impossible de se déplacer dans les rues du centre. Les travaux du métro paralysaient tout. Les tunnels de la petite ceinture étaient remplis à craquer tous les jours, surtout aux heures de pointe. Les trams et les bus n'arrivaient plus à avancer correctement et les voyageurs qui espéraient arriver à l'heure à leur travail se trompaient. La plupart des personnes qui n'avaient pas un trajet trop long à effectuer partaient à pied. C'était encore sans compter avec les aléas des trottoirs qui étaient éventrés un peu partout.

La Toison d'Or ne faisait pas exception à la règle et les optimistes, qui croyaient arriver à temps, accrochaient leurs vêtements sur les clous qui dépassaient des balustrades censées les protéger de la chute dans les trous ouverts tout le long de leur trajet. Les femmes cassaient leurs talons dans les interstices des planchers et juraient de ne plus emprunter ce trajet. Seulement, il n'y avait pas de solution de rechange et, le lendemain, elles reprenaient le même chemin pour refaire plus ou moins la même expérience.

Simone savait être fort en retard. Elle s'était encore une fois tordu la cheville sur une dalle descellée du trottoir de la rue de Namur. Elle essayait de courir de la porte de Namur vers les bureaux de la STIB situés pas trop loin de là. Si sa cheville ne l'ennuyait pas trop, elle espérait y arriver plus ou moins à l'heure. Mais voilà, son pied commençait à se rebiffer et elle devait ralentir sa course.

— Simone !

Une voix connue l'interpella.

Elle se retourna. C'était bien sa collègue, Jeannette, qui arrivait en courant.

— Salut, Jeannette ! Nous sommes fort en retard.

Elle clopinait à côté de son amie.

— Qu'as-tu encore fait ? C'est ta cheville ?

— Oui, rue de Namur.

— Pas de chance. Je cours devant et je préviendrai le chef. Il ne sera pas heureux. Il y aura du monde aujourd’hui.

— Vas-y, je me dépêche, répondit Simone.

Jeannette arriva au bureau avec un quart d’heure de retard et le chef la convoqua dans son bureau. Elle dirait pour sa défense qu’elle avait aidé Simone.

La salle devant le bureau de recrutement était presque pleine. Les quatre chaises bancales étaient occupées par des gens qui se connaissaient visiblement, car ils rigolaient à l’unisson. Le moustachu tapotait sur le dos de son voisin et chuchotait à son oreille. Son regard se tourna dans la direction d’une fille obèse restée debout près de la fenêtre. Elle s’appuyait contre le mur et donnait l’impression de ne rien voir ni entendre.

Un autre groupe s’était formé près du guichet fermé. Simone venait d’arriver malgré sa cheville enflée et s’était installée à son bureau.

— Allez-vous ouvrir encore aujourd’hui ? demanda quelqu’un.

Le petit homme collé contre la vitre avait l’air furieux :

— On attend déjà depuis une demi-heure et personne ne nous dit rien.

— Sur le papier de la convocation, il était précisé que les retardataires ne seraient pas admis. Nous sommes à l’heure !

Le voisin du petit bonhomme s’était mis à réclamer aussi. Il tenait dans sa main une liasse de papiers et la faisait claquer contre le mur.

Simone ouvrit le guichet et cria :

— Avez-vous tous déposé vos candidatures à l’entrée ? Celui qui n’a pas avec lui les certificats demandés devra revenir une autre fois !

— Nous avons tout ce qu’il faut, répondit le petit homme, qui colla quelques feuilles contre la vitre.

Une des deux portes du fond de la pièce s’ouvrit et Jeannette frappa dans ses mains pour se faire entendre :

— Tout le monde entre, s’il vous plaît ! Asseyez-vous où vous voulez, deux personnes par table. Je reviens tout de suite.

Les hommes s’engouffrèrent dans la pièce faiblement éclairée par deux fenêtres. La pluie battait contre les vitres et le vent s’était de nouveau levé.

— Il fait noir ici ! s’énerva un autre.

— L’interrupteur est à droite ! répondit Jeannette qui discutait avec Simone.

Jeannette attira Simone vers le guichet :

— Le chef m’a appelée. Je n’ai pas eu le temps de déposer mon sac. Il était furieux. Mais non, pas contre toi.

Elle arrêta le mouvement de Simone et continua :

— Le chef a dit que ce matin quelqu'un avait téléphoné. Un homme qui insistait pour que nous n'engagions pas sa femme. Il paraît qu'elle devrait être ici aujourd'hui.

— Quelle histoire ! Et pourquoi ? répondit Simone.

— Le chef ne le sait pas, il n'a rien compris des explications. Il paraît que c'est un Grec d'après le nom. Quelque chose comme Papadolos.

Simone chercha dans ses papiers.

— Eh bien, ça pourrait être Papadopoulos. Il y a ici une candidate à ce nom.

— On verra bien. Dis-moi, combien sont-ils aujourd'hui ?

Jeannette rassembla les dossiers du bureau de Simone et attendit la réponse.

— J'en ai convoqué vingt et il me semble en avoir compté seize, répondit Simone.

— Bon, ça va aller. J'y vais.

Jeannette entra dans le grand bureau où les candidats rigolaient entre eux.

— Bonjour à tous. Je m'appelle Jeannette.

Un bonjour tout d'un coup timide la salua.

— Je vous distribuerai des papiers à remplir. Il y a d'abord une feuille d'identification que vous devez compléter, sans ratures si possible. Vous ajouterez votre CV et vos certificats.

Un homme au visage buriné leva le bras et voulut parler. Jeannette l'arrêta :

— Je répondrai à vos questions individuellement après. Terminons d'abord ceci. Les trois autres documents font partie du test. Ne copiez pas l'un sur l'autre, ce serait inutile. Dès que vous aurez terminé, remettez les papiers au guichet à la sortie.

Elle attendit quelques secondes et continua :

— Nous pensons avoir vos résultats encore aujourd'hui. Ceux qui le veulent pourront les obtenir à partir de seize heures. Ne téléphonez pas. On les remet uniquement sur présentation de votre convocation. Est-ce clair ?

Visiblement, c'était clair.

Elle fit le tour des tables et distribua des liasses de stencils. Tout le monde avait un crayon ou un stylo sauf une très jeune femme visiblement enceinte.

Jeannette lui trouva un crayon et une gomme dans un tiroir.

Le test se composait de deux pages de calculs simples et une page de questions auxquelles il fallait répondre. Ce n'était pas très compliqué, Jeannette sortit de la pièce. Elle pouvait compter sur une bonne demi-heure de liberté et alla s'offrir un café.

Devant la machine à café se trouvait déjà le chef du personnel. Jeannette savait qu'il l'attendait. Hier, il lui avait demandé de sortir cet après-midi avec lui et de prendre un café dans la taverne d'en face. Elle n'avait pas répondu à ce moment-là. Mais maintenant, elle serait obligée de lui dire qu'elle ne sortirait pas avec lui. Simone l'avait prévenue qu'il était marié et père de deux enfants.

« Que croit-il ? Que je suis une fille facile ? » Jeannette se savait attirante. Elle était grande pour

une femme, et très fine de taille. On rigolait souvent en lui disant que l'on pourrait la casser en deux avec une seule main. Elle était fière de son apparence et s'habillait en conséquence.

— Vous avez l'air courroucé, Jeannette. Cela ne va pas comme vous voulez ?

— Non, chef. La femme de cet homme qui vous a téléphoné ce matin est parmi les candidats. Elle est enceinte de cinq ou six mois. Il serait difficile de la mettre dehors, le syndicat s'y opposera.

Le chef pencha sa tête vers la sienne et baissa sa voix :

— On reparlera de ça plus tard. Je voudrais connaître votre réponse à ma question d'hier.

Jeannette pensa qu'il faudrait rester prudente :

— Je suis fort occupée, chef. Je ne pense pas que ce serait raisonnable. Vous êtes marié et avez d'autres obligations.

Elle ne savait plus quoi dire sans le fâcher. Il pouvait très bien la renvoyer au dépôt pour reprendre son ancien travail d'employée. Ici, à la direction, elle avait un salaire plus élevé et passait toute la journée au chaud.

On entendit des talons marteler le carrelage. Simone arriva en claudiquant et agita une liasse de feuilles.

— C'est gagné, chef. On n'a pas besoin de raconter des bobards. Votre « Papadolos » n'a pas écrit une ligne du texte et, en calcul, elle s'est arrêtée à la troisième ligne. Son mari va être content. Elle ne doit même pas revenir chercher les résultats cet après-midi. Je le lui ai déjà dit dès que j'ai vu ce qu'elle avait fait.

Le soulagement était visible sur le visage du chef et Jeannette poussa un gros soupir :

— On a de la chance !

— Par contre, continua Simone, la grosse... tu te souviens d'elle, Jeannette ?

— Et comment ! J'avais peur de devoir lui apporter une deuxième chaise pour s'asseoir !

— Elle a terminé quelques minutes après la Grecque. Tout est rempli, et correctement ! Sauf peut-être le français, il y a des fautes, pas trop graves.

— Qui est-ce ?

Le chef leva la tête.

— Il faudra regarder ses papiers. Une femme des pays de l'Est, je pense.

Le chef approuva de la tête et dit en partant :

— On fera le planning à quinze heures. À tout à l'heure.

Les deux amies poussèrent un gros soupir de soulagement. Le Don Juan du service parti, elles pouvaient se détendre un peu et profiter du moment pour passer en revue les candidats. C'était leur sport favori. Tout passait par le tamis de leur observation : les vêtements et les coiffures des candidates, les muscles et la taille des hommes.

Un bruit à l'autre bout du couloir leur fit lever la tête. Un chariot rempli de classeurs heurta un mur, rebondit et s'arrêta brutalement contre le mur opposé.

Jeannette et Simone se regardèrent en pouffant de rire :

— Adrienne !

La dénommée Adrienne arriva en glissant derrière le chariot et s'arrêta juste à temps pour ne pas suivre son trajet.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive encore, Adrienne ?

Simone se donnait un visage sérieux.

— C'est cette saloperie de linoléum décollé, j'ai encore une fois buté dessus quand cet imbécile de moustachu a voulu m'embrasser. Il avait demandé où sont les toilettes et, quand je lui ai montré le chemin, il m'a prise dans ses bras en disant que je lui sauvais la vie ! Quel imbécile !

Adrienne se retourna vers son chariot, l'attrapa et partit à toute vitesse vers l'ascenseur, en face du « coin café ».

— Cette Adrienne, même une mouche lui ferait faire une bêtise !

Simone continua à rire. Jeannette pensa à autre chose :

— Elle a parlé d'un moustachu. Il y en a un parmi les candidats, il me semble que c'est un Italien. Il m'a zyeuté tout à l'heure.

Jeannette proposa à Simone de récolter les tests puis de partir déjeuner ensemble. Le tableau du personnel était déjà prêt, il ne restait qu'à compléter par les noms des nouveaux qui seraient acceptés.

